

[SPORT]

La Revue ouvre une nouvelle rubrique consacrée au sport.

Comme toute chose dans le monde capitaliste, le sport est contaminé par sa spectacularisation marchande recouvrant ce qu'il est, un exercice rigoureux mais aussi mental du corps, une expérience physique tutoyant ses limites, une confrontation sans cesse renouvelée à sa propre finitude, une découverte de nouvelles possibilités, une école collective du dépassement et du jeu. Il peut ainsi y avoir dans le sport comme dans d'autres domaines des points tenus dont les éclats affirmatifs et réconfortants nous tiennent hors du magma nihiliste.

Pour commencer, un texte sur le football. Un paradoxe tant le football est tenu pour un sport passé sous l'empire du grand business et des foules décérébrées de supporters. Ce qu'il est. Mais il n'y a pas que ce qu'il y a. Quoi donc ? C'est le point.

Le texte a été prononcé lors d'une conférence, au lendemain de la victoire de l'équipe de France de football lors de la Coupe du monde 1998. Nous n'avons pas cherché à l'actualiser. Car c'est l'intemporalité subjective qu'il manifeste qui ici nous intéresse.

ALAIN RALLET : *APOLOGIE DU FOOTBALL*

Je voudrais soutenir **le paradoxe qu'il y a de proposer une apologie du football** à l'heure où celui-ci paraît s'imposer comme une référence obligée de la société et une représentation *enjouée* du pays. À l'heure où le foot passe du statut de sport masculin primaire (primaire parce que masculin ? ou masculin parce que primaire ?) à celui d'un enchantement substitutif (« *ils nous font rêver* »), sorte de méthadone des foules perdues, mobilisant l'élément féminin comme pur décor et les produits dérivés ou l'introduction en Bourse comme principe de réalité.

Il faut précisément faire l'apologie du football dans un moment où le football se perd dans le consensus footballistique. Car on ne sait plus ce qu'est le football quand *tout* devient football, c'est-à-dire une représentation reconstruite par l'écriture télévisuelle, les jeux d'argent et les humeurs d'opinion.

Mais que veut dire « faire l'apologie du football » ? Non pas défendre les « valeurs » d'un football de grand papa, d'un football de l'âge pur. Car à bien des égards le football rétrospectivement réévalué par l'indulgence du temps ne vaut pas mieux que le football actuel. Difficile d'oublier en effet les entraîneurs toujours en train de gueuler, les supporters qui vont au match pour boire tout en traitant les joueurs de fainéants, les lois du milieu, les représentations ringardes...

Non, « faire l'apologie du football », c'est restituer **ce que veut dire aimer le football**, ce à quoi personne n'est contraint bien évidemment, en quoi il peut être l'objet d'un désir singulier. « Faire l'apologie du football », c'est au fond décider de son existence car nul ne tiendra l'apparence du football comme la preuve de son existence. Décider de son existence et donc de sa possibilité là où, aujourd'hui, il semble condamné, étouffé par son succès marchand et sa sacralisation sociale.

La méthode de cette apologie sera simple. Elle consistera à énoncer **quatre thèses** sur le football. Quatre thèses dont la banalité n'échappera à personne. Puis à dériver de ces quatre thèses banales **huit propositions** pertinentes sur le football. Là est la performance.

Les quatre thèses sont :

- Thèse 1 : le football est **un jeu collectif**.
- Thèse 2 : le football est un jeu collectif **à onze**.
- Thèse 3 : le football est **un sport**.
- Thèse 4 : le football est un sport **universel**.

THESE 1 : LE FOOTBALL EST UN JEU COLLECTIF.

C'est un jeu et, comme tout jeu, **il s'enracine dans l'enfance** mais, parce qu'il est un jeu collectif, il est ce qui inscrit l'enfance dans la construction d'une règle sociale. Plus que tout autre sport, il est ce que les ethnologues disent du jeu : « *une chambre d'enfant de la vie humaine* ». On le mesure à ce que le football est né dans la rue, qu'il est un sport de rue, qu'il s'apprend dans la rue. C'est là où on apprend à développer et à articuler la technique individuelle avec la mise en œuvre d'un collectif.

Deux propositions en découlent.

Proposition 1 :

Un footballeur qui n'aurait pas eu d'enfance ne peut pas être un bon footballeur (au sens d'un créateur).

On ne peut pas dire la même chose d'un pianiste ou d'un gymnaste. On a même l'impression inverse : c'est au fait qu'il n'a pas eu d'enfance qu'un pianiste ou un gymnaste doit d'être le meilleur. Pour le football, ce n'est pas vrai.

J'en conclus que le football oppose une **résistance intrinsèque à sa professionnalisation**, en l'occurrence au recrutement par les clubs d'enfants footballeurs à un âge de plus en plus précoce. Tous les grands footballeurs sans exception ont commencé dans la rue (Di Stefano, Puskas, Kopa, Garrincha, Pelé, Platini, Cruyff, Maradona, Zidane...). C'est pourquoi **la disparition des terrains vagues dans les villes** est une des plus grandes calamités qui menacent le football moderne.

À cette disparition des terrains vagues s'ajoute **le paradoxe de la professionnalisation** : la formation de plus en plus précoce des jeunes au métier de footballeur fait disparaître la créativité et répand l'ennui dans le jeu alors que la spectacularisation marchande du football supposerait l'explosion de la créativité par la mise en jeu de singularités. Bref, il n'y a jamais eu aussi peu de **footballeurs créatifs** depuis qu'il y a autant de **bons footballeurs**. Cette contradiction conduit à des initiatives originales comme celle de Jean-Marc Guillou, qui fut pour moi un des plus grands footballeurs français, en Côte d'Ivoire où il s'attache à recréer (paradoxe !) **une école de la rue** où les enfants apprennent à **jouer pieds nus** sans brider leur désir de jouer.

À noter que **la réciproque** de la proposition 1 est également vraie : *toute personne espérant rattraper son enfance peut trouver dans le foot le moyen fictif de la retrouver.*

Proposition 2 :

Le football est un jeu de rue parce que ses règles simples en font l'apprentissage d'une construction sociale complexe.

On a souvent glosé sur **la simplicité des règles du football**. Il est vrai que seule la règle du hors-jeu mobilise un quelconque calcul mental. Les autres règles sont d'une lecture immédiate, transparente. Il n'en va pas de même au rugby où même les internationaux, notamment français, ne semblent pas connaître les règles. On a souvent tiré argument de **cette dissymétrie des règles** pour mépriser le jeu du football et en faire le sport du peuple en valorisant a contrario le rugby comme un jeu complexe aux vastes mouvements stratégiques faisant le délice d'une aristocratie intellectuelle.

Il y a ici un malentendu fondamental : **la simplicité des règles ne signifie pas que le jeu soit simple**. On peut même soutenir que **plus les règles d'un jeu sont simples, plus il est complexe** car la simplicité des règles laisse le jeu **ouvert**. Ce sont les joueurs eux-mêmes qui doivent, dans le cours du jeu, inventer la construction du jeu. Le rugby est de ce point de vue un jeu moins exposé, moins fragile car l'engagement de la force et de la violence physique va de pair avec un jeu à la construction beaucoup plus codifiée. Le **malentendu** vient de ce que, **du point de vue du spectateur**, le jeu de rugby apparaît plus complexe car plus codifié mais, **du point de vue du joueur**, le football est une construction plus aléatoire, plus difficile à maîtriser. Le football est de ce point de vue l'apprentissage dans la rue de la nécessité d'une construction collective aléatoire, une fois dépassées les vaines tentations de la virtuosité individuelle.

Il s'ensuit que toute partie de football a **un enjeu fondamental** : non pas marquer des buts ni même vaincre mais **qu'il y ait du football dans la partie de football**, c'est à dire que s'opère **le petit miracle** d'une aventure collective dans la multiplicité des jeux individuels.

THESE 2 : LE FOOTBALL EST UN JEU COLLECTIF A ONZE.

Il faut d'abord remarquer que la plupart des jeux collectifs se jouent à un nombre impair : le basket à 5, le rugby à 13 ou à 15, le handball à 7, le football à onze. **Le nombre impair** symbolise le fait que le jeu fonctionne au déséquilibre et à la rupture de symétrie alors que le nombre pair témoigne de l'harmonie, de l'esprit de symétrie.

Deux propositions sur le football à onze.

Proposition 3 :

Le chiffre de onze est ce qui détermine le football comme science de l'organisation et art de l'improvisation.

Lorsqu'on est 5 comme au basket ou 7 comme au handball sur un terrain, les combinaisons ne sont pas infinies, la lecture du jeu est assez immédiate pour peu que le nombre de combinaisons soit réduit par quelques principes directeurs (le goal doit rester dans les buts, le pivot être sous les paniers...). À 15, au contraire, le nombre de combinaisons possibles est très élevé. C'est pourquoi le jeu de rugby est organisé ex-ante par des structures hiérarchiques très fortes et une division du travail très précise (1^{ère} ligne, 2^{ème} ligne, 3^{ème} ligne, trois-quarts...) que même les ignares repèrent au premier coup d'œil (« *au rugby, il y a les gros devant et les petits derrière* »).

Au football, rien de tel. Il y a certes des arrières et des avants mais chacun sait que les arrières peuvent jouer comme des avants (ce qui est le cas dans le football actuel – voir les buteurs de l'équipe de France dans la dernière Coupe du Monde) et les avants, hélas, jouer comme des arrières. Il y a des postes mais une circulation possible des joueurs entre les postes et une mobilité des postes sur le terrain.

C'est que **l'organisation ne préexiste pas au jeu**. Elle n'est pas d'une lecture immédiate comme dans les jeux à faible nombre, elle n'est pas non plus pré-codifiée comme l'exigent les jeux à nombre élevé de joueurs. Elle doit être mise en place **dans** le jeu à partir de quelques invariants sommaires (il faut, de préférence, un gardien de but, marquer un but de plus que l'adversaire...). C'est pour cela que l'histoire des grandes équipes se confond avec **l'invention d'une disposition de jeu**. L'organisation tactique est d'ailleurs un concept relativement récent dans le football : il apparaît après la deuxième guerre mondiale. Elle suppose un ou deux grands meneurs de jeu capables de voir l'ensemble du terrain. C'est là où se fait la différence.

Il faut citer ici l'équipe hongroise de 1954, le Real Madrid de la deuxième moitié des années 50 et du début des années 60, le jeu à la rémoise, le 4-2-4 du Brésil dans les années 60 et début des années 70, le « *tout-le-monde-il attaque-tout-le-monde-il défend* » de l'Ajax et de la Hollande de Cruyff. J'en profite pour indiquer mon palmarès personnel des grandes équipes, mon « top 4 » : le Real de Di Stefano, le Brésil de 1970, l'Allemagne du Championnat d'Europe de 1972, la Hollande de 1974. Si la France de Platini avait eu un grand attaquant, je l'aurais aussi faire rentrer dans ce cercle fermé. Et j'y aurais aussi ajouté le Dynamo de Kiev de Lounatchevsky s'il avait été et était capable de plus de constance.

On aura compris à mes yeux que l'équipe de France championne du monde en 1998 n'est pas une **grande** équipe même si c'est une **belle** équipe.

On voit à cette énumération que **le football est une chose intrinsèquement rare**. Mais ce n'est pas parce qu'il est intrinsèquement rare qu'il n'existe pas. Car **le football existe d'abord dans la tête**. Il n'y a pas de partie de football possible si tout footballeur pénétrant sur un terrain n'est pas dans la conviction, à quelque niveau qu'il soit, qu'il va rejouer les fameux Reims-Voros Lobogo de 1956, France-Brésil de 1958, Racing-Reims de 1959, Italie-Allemagne de 1970, France-Allemagne de 1982 ou Flamengo-Vasco de 1999. Bien sûr, il ne se fait aucune illusion sur le résultat mais il ne pourrait vraisemblablement pas jouer **si ces matches n'avaient pas eu lieu un jour**. L'idée est bien de **réinventer ce qui a eu lieu**, rarement. Le réel du football est l'impossible de l'exploit, de la partie absolue.

Proposition 4 :

Il existe deux et deux seules manières de pratiquer le football comme organisation : l'allemande et la latine.

Les Anglais ont codifié le football et en sont longtemps apparus les maîtres. Il faut cependant rappeler que **les Anglais n'ont jamais rien apporté au football** si ce n'est leur engagement physique (je mets évidemment de côté des joueurs comme Stanley Mathews, Bobby Charlton, George Best ou Kevin Keegan). Ils n'ont rien apporté car ils n'ont pas inventé de disposition de jeu. Le jeu anglais est simpliste, infra-organisationnel : balancer de grandes balles devant à reprendre de la tête, le fameux *kick and rush*. La défaite cuisante (6-3) de l'Angleterre devant la fameuse équipe hongroise à Wembley le 25 novembre 1953 a signé la fin de leur prétention. Ils ont à nouveau pu faire illusion dans les années 70 en Coupe d'Europe des clubs avec Liverpool mais c'est parce qu'ils avaient une longueur d'avance sur le plan physique. Aujourd'hui leurs clubs reviennent au premier plan mais avec des joueurs et des entraîneurs étrangers.

Le football n'a fait, au fond, l'objet que de **deux propositions d'organisation** : l'allemande et la latine si on excepte une troisième qui s'est avérée stérile : le *catenaccio* ou verrou italien d'Helenio Herrera avec l'Inter de Milan à la fin des années 60.

- Dans l'équilibre entre organisation et improvisation qui caractérise le football à onze, **la solution allemande** est, on l'aura deviné, tout entière tournée vers l'organisation. L'Allemagne est l'équipe qui a obtenu le plus de participations aux phases finales de la phase finale de la Coupe du Monde et des Championnats d'Europe (finale, demi-finales). Tout se passe comme si elle pouvait qualifier ses équipes indépendamment de la valeur des générations successives de ses footballeurs. Ce qui a inspiré cette définition ironique du football à un joueur anglais (Gary Lineker) : « *le football est un jeu à onze qui est gagné par les Allemands* ». Cette force de l'Allemagne, elle le doit à son organisation, même si elle fut parfois inspirée par des footballeurs de grand talent comme Overath, Beckenbauer ou Gunther Netzer.
- **La manière latine** fait évidemment plus de place à l'improvisation et est irrésistible quand l'improvisation fuse fulgurante à partir d'une organisation rationnelle du terrain. C'est l'impressionnante remontée de la balle par le Real Madrid des années 60 avec un magnifique quadrillage du terrain d'où pouvaient naître les improvisations de Gento, Puskas, Kopa, Di Stefano. C'est Gerson, Tostao, Pelé, Jairzinho en 1970, Cruyff, Neskens, Hahn et Rep en 1972-74. C'est le carré magique Platini-Giresse-Tigana-Fernandez, l'Italie aussi en quelques périodes (Rivera-Mazzola dans les années 70, Antonelli-Donadoni au début des années 90). La manière latine est à la fois plus fragile et plus brillante, plus rare aussi mais, comme les grands vins, plus longue en bouche.

THESE 3 : LE FOOTBALL EST UN SPORT.

Je déclinerai cette thèse en deux propositions.

Proposition 5 :

Le football n'est pas un art mais un sport.

Ce qui précède ne doit pas laisser croire que le football, comme tout sport, puisse être défini comme un art. Il en existe parfois **la tentation** sous le coup de l'émotion et la plume de certains journalistes. Mais la beauté, l'esthétique n'est jamais l'objectif du sport. La beauté du geste est recherchée mais comme **une grâce superflue**.

L'objectif du sport, c'est la compétition, la victoire et, ultimement même si c'est dans l'imaginaire, être champion du monde. **Le sport sans la compétition, c'est le loisir**. Tout match de football sans esprit de compétition en fait une simple aération champêtre.

Il faut tenir ce point que le football ne peut être un art car ce sport qui, comme les autres sports, est né à la fin du XIX^{ème} siècle, est contemporain de la crise de l'art figuratif. On peut faire l'hypothèse que **le spectacle sportif fonctionne au XX^{ème} comme ersatz d'un art figuratif** à un moment où l'art a été massivement engagé dans la non-figuration. Le spectacle sportif a d'ailleurs été pratiqué comme une

manifestation artistique vivante dans les pays qui dans le même temps refusaient l'art non figuratif (Allemagne hitlérienne, Russie Soviétique, Chine).

Proposition 6 :

Le football est un spectacle.

Comme pour tout sport, le rapport au football est celui d'une **pratique**. On joue au football, tel est le rapport fondamental à ce jeu. Mais on peut avoir rapport à ce jeu sans pour autant le pratiquer soi-même. Il suffit d'avoir rapport à une pratique du football, là où il se met en action, sur un terrain, dans un temps et un lieu donnés. Le rapport à la pratique est alors celui du voir, voir le football *tel qu'il se pratique*. Ce qui veut dire que le football est un spectacle et que **le spectateur de football a rapport à la pratique du football**. Je compterai donc les spectateurs de football dans les pratiquants du football.

Conséquence : je ne range pas les téléspectateurs dans les pratiquants du football ou ayant un rapport à la pratique du football. **La TV n'offre qu'une représentation mutilée** du spectacle : la force physique des frappes et des trajectoires, la disposition des joueurs sur le terrain, le jeu sans ballon des joueurs, tout cela échappe au téléspectateur à moins qu'il puisse reconstituer mentalement tout ce qui est hors champ, ce qui suppose qu'il soit un participant ou un spectateur des matchs de football. **Un spectateur** occasionnel d'un match de football, fût-il médiocre, a pour moi rapport au football. **Un téléspectateur**, non.

THESE 4 : LE FOOTBALL EST UN SPORT UNIVERSEL.

Cette thèse se donne dans deux propositions liées : c'est un sport "ouvrier" ; c'est un sport sans condition de sexe et sans condition d'âge.

Proposition 7 :

Le football est un sport "ouvrier".

"Ouvrier" est pris au sens d'une réalité empirique mais aussi d'un concept.

Au plan empirique, il est incontestable que les grands foyers pérennes de football s'enracinent dans **les grandes cités ouvrières et populaires**.

- En France : Saint-Etienne, Lens, Metz, par certains côtés Marseille ; au Royaume Uni : Liverpool, Manchester, Newcastle, Glasgow ;
- En Allemagne : Moenchengladbach, Dortmund ;
- En Italie : Torino, Milano ;
- En Espagne : Bilbao, Barcelone ;
- Et au Brésil, toute grande équipe est liée originellement à un quartier et à un public populaire particulier : Botafogo, Flamengo, Vasco, Fluminense...

À l'inverse, toute équipe de football non inscrite dans une forte tradition ouvrière et populaire s'expose à **la précarité historique**. Ce fut le cas de Reims dont la réussite fut liée au départ à une contingence historique (le regroupement des meilleurs joueurs de la région dans un club pour reconstituer le championnat national au lendemain de la deuxième guerre) mais qui fut sans lendemain. C'est aujourd'hui le cas du Paris-SG.

Cela pose une question intéressante : si toute grande équipe de football doit s'enraciner dans une forte tradition ouvrière et populaire, une équipe de paillettes, c'est à dire une équipe formée et dirigée par des journalistes et des hommes de médias comme ceux de Canal +, est-elle possible ?

Et plus profondément : le foot business qui est en train de se substituer au football sportif ne va-t-il pas saper les fondements mêmes de ce sport et le transformer en tout à fait autre chose ? Parmi ces transformations, une des plus dangereuses consiste à **évincer le public naturel**, historique du football par un autre public défini par ses revenus élevés et ses bonnes manières. Cette évolution a déjà commencé en Angleterre où l'élévation des prix des places a conduit à renouveler le public. On aurait alors un **renver-**

sement de la situation antérieure : les classes moyennes et supérieures dans les stades, les classes populaires devant la télé.

Mais au-delà des incontestables manifestations empiriques de l'enracinement ouvrier et populaire du football, pourquoi en est-il ainsi sur le fond ?

Je crois que c'est étroitement lié au caractère universel du football. On sait que le football est le sport qui est le plus pratiqué sur la planète. Le seul **contre-exemple** sont les États-Unis mais, d'une certaine manière, cela **conforte** le caractère universel du football d'être peu pratiqué aux États-Unis : si le football est le sport le plus universellement pratiqué sans l'être dans la puissance dominante, c'est qu'il est vraiment universel.

À quoi tient cette universalité que symbolise à merveille le ballon rond comme une planète de sorte que lorsqu'on shoote dedans, on a l'impression d'embrasser la terre entière ? Non pas à la simplicité des règles et à la modestie des équipements requis (une balle de chiffon, un terrain vague) comme il est souvent avancé. On trouvera en effet sans peine des jeux encore plus idiots et moins coûteux que le football mais sans universalité. L'universalité du football tient au fait qu'il **mobilise des qualités intrinsèquement attachées au monde ouvrier et populaire**.



J'en citerai deux : la primauté du collectif et l'importance de la durée. C'est ce que j'appelle le caractère "ouvrier" du football.

Primauté du collectif

En football, **le collectif est primordial**. Toute équipe de football est vaine et impuissante si elle ne rencontre pas l'alchimie du collectif. Cette alchimie ne se décrète pas, elle se travaille. Or le collectif, c'est **l'humilité des talents individuels** - je n'ai pas dit leur négation - devant la recherche des vertus organisationnelles. Une équipe forte est une équipe qui a trouvé son alchimie organisationnelle.

L'équipe de France vainqueur de la Coupe du Monde en est l'illustration la plus récente. Elle doit sa victoire à son caractère "ouvrier". Chacun sait qu'à part Zidane et peut-être Desailly, cette équipe est composée d'individualités qui n'ont rien d'exceptionnel. Mais elle a trouvé grâce à Jacquet une formule collective efficace, un système de jeu peu brillant certes mais pertinent. Cette équipe a triomphé parce qu'elle a satisfait **l'axiome d'existence du football** : trouver l'alchimie organisationnelle qui fait les équipes et les victoires.

L'ancien ouvrier Jacquet est évidemment le symbole emblématique de cette construction. Et c'est à ce titre d'ouvrier du football qu'une certaine presse l'a vilipendé. Car elle ne s'est pas contentée de l'attaquer sur son système de jeu, ce à quoi on pouvait souscrire, mais elle l'a attaqué sur son caractère "ouvrier". Ces attaques sont très significatives de la tentative de refonder le football sur le brillant plutôt que sur l'organisationnel, sur les solistes plutôt que sur les fourmis ouvrières. C'est *le syndrome Okocha*, joueur très brillant en gros plan mais n'ayant pas la stature d'un meneur de jeu. **Le syndrome Okocha**, c'est le football vu au travers les lunettes de la télé. De la même manière qu'on ne sait plus voir au stade une action décisive parce

qu'on n'y dispose pas du ralenti, de même certains dirigeants confondent la vision déformante de la télé avec les réalités du football.

Cela conforte ma thèse : contrairement aux apparences et au fait que les droits de diffusion TV sont devenus la principale source de financement du foot et des salaires astronomiques versés, **le football comme sport est hétérogène à la télévision**. D'une part parce que la dimension organisationnelle du foot passe très mal à la télé comme il a été dit plus haut mais aussi parce que l'alchimie organisationnelle, quand elle est trouvée, ce qui est somme toute assez rare, ne prend pas nécessairement la forme d'un télé-spectacle séduisant. Il faut bien le dire : la plupart des matchs vus à la télé sont, privés de toute perception de leur dimension physique et organisationnelle, d'un **assez grand ennui**. Ils ne tiennent le téléspectateur que par l'enjeu immédiat du résultat. C'est peut-être au fond la planche de salut du football lui permettant d'échapper à sa vampirisation par la télé : gommer la brillance, cultiver l'ennui télévisuel. À moins que la télé, comme elle l'a déjà fait avec le cyclisme et le dopage, ne réussisse à faire **entrer ce sport en décadence en dénaturant le jeu**.

Importance de la durée

Le football est donc "ouvrier" (au sens d'un concept) en un premier sens : sa beauté est **une beauté organisationnelle dont la perception et la visibilité ne sont pas télévisuelles**. Il l'est aussi en un deuxième sens : le football implique **durée et fidélité à un style**. Ce deuxième aspect est évidemment lié au premier : c'est parce qu'il relève d'une alchimie organisationnelle que le football doit s'enraciner dans la durée et la fidélité à un style. Car l'alchimie organisationnelle ne s'improvise pas : elle suppose la construction et la transmission dans la durée de savoir-faire. C'est ainsi que des équipes au budget faible ou moyen peuvent tenir la dragée haute à des équipes riches. C'est le syndrome Guy Roux à Auxerre, Lescercq à Lens ; c'est aussi Sedan aujourd'hui et surtout la magnifique école nantaise. Si toutes ces équipes n'avaient pas été et n'étaient pas immédiatement saignées par les transferts, elles auraient pu dominer leur championnat durant plusieurs années en dépit des grosses cylindrées. À l'ère du foot *business*, cette position est de plus en plus difficile à tenir mais il est remarquable que, même dans ce contexte, le savoir-faire historiquement construit continue d'assurer des succès au plus haut niveau. À tel point que les clubs les plus riches ont essayé de monter une Coupe d'Europe réservée aux clubs nominativement les plus puissants.

Proposition 8 :

Le football est sans condition de sexe et d'âge.

De toutes les propositions soutenues jusqu'ici, c'est sans doute la plus surprenante.

Car elle est éminemment contredite par l'observation empirique. Le football est massivement pratiqué par des hommes jeunes. Mais cela me semble tout à fait fortuit et tenir peu à la nature du football.

Commençons par les femmes avant de passer à la question de l'âge.

Sans condition de sexe

Le point est que le football féminin n'existe quasiment pas, du moins en compétition, si ce n'est sous une forme anecdotique. Des raisons historiques générales expliquent ce phénomène, en particulier la place et la représentation de la femme dans les milieux populaires qui ont été le berceau de ce sport. Du fait que ce sport paraissait réservé aux hommes, on en a tiré l'idée que le football était un sport masculin. Or cette idée m'apparaît impossible à soutenir.

D'abord, sur le plan empirique, on trouve de longue date **des femmes passionnées par le football**, ce qu'a révélé la dernière Coupe du Monde mais cela existait déjà avant. Des femmes dans les stades, c'est l'indication qu'elles ont un rapport à une pratique du football, et donc un rapport au football.

Se pose ensuite **la question d'une pratique directe**. Je ne vois pas ce qui, tenant à la nature intrinsèque du football, pourrait empêcher cette pratique. Certes, comme il engage le corps, **le football est, comme tout sport, sexué** et implique des compétitions différentes pour hommes et femmes mais rien dans le football ne paraît empêcher le fait qu'il soit joué par les femmes. La force physique n'y est pas du tout engagée comme au rugby par exemple. Du reste, si on excluait le tackle du football, ce qui serait certainement une bonne chose, le football ne serait quasiment plus un sport de contact mais un sport dont les principales vertus sont techniques et organisationnelles.

Sans condition d'âge

Il n'y a pas non plus de condition d'âge. Ce qui veut dire que l'âge ne peut être utilisé comme argument pour déqualifier le caractère universel du football.

Qu'il n'y ait pas de condition d'âge pour le football est d'abord démontré par **les innombrables équipes de vétérans** qui foulent les terrains chaque dimanche. Elles pratiquent bien le même sport même s'il n'est plus pratiqué avec la même intensité. Car évidemment, il devient difficile de progresser au-delà d'un certain âge mais ce n'est pas parce qu'on ne peut plus être champion du monde qu'on ne peut plus faire de championnat dans les grandes profondeurs de la hiérarchie ou ce n'est parce qu'on ne peut plus marquer un but des 30 mètres qu'on ne peut plus marquer un but des 3 mètres, et, s'il le faut, des 30 centimètres.

Il s'agit en fait de **continuer à se mesurer à son corps et à un collectif** avec une double ambition :

- d'une part **lutter pied à pied avec ce que la nature retire méthodiquement tous les ans**, faire de ce point de vue les plus petits pas de moins possibles de la même façon qu'on essaie jeune de faire les plus grands pas de plus possibles (**à chaque âge son ambition mais une ambition**),
- d'autre part se mettre en quête de **l'introuvable alchimie organisationnelle**, ambition qui, elle, ne vieillit pas et qui, une fois la pratique directe du football abandonnée, car il faut parfois s'y résoudre, continue d'animer l'œil avec lequel on le regarde.

Et puis soutenir que le football est sans condition d'âge, n'est-ce pas pour se réserver la possibilité de se trouver, avec le temps, un talent empêché et pouvoir, comme Jules Renard dans son *Journal*, lâcher cette sentence salvatrice : « *Très jeune, on a de l'originalité, mais pas de talent* ».

• • •